



© Pascal Zepharren

Nous avons déjà croisé Apaiz à Séville dans notre numéro précédent... et nous le recroiserons bientôt dans nos pages sur les bords du canal Saint-Denis, en banlieue parisienne où il se rend régulièrement. Cet artiste strasbourgeois a commencé le graffiti en 2007 alors qu'il habitait en Bretagne. En 2010, il rentre aux Beaux-Arts de Brest où il confronte sa culture urbaine à différentes approches : peinture, dessin, gravure, vidéo, photographie, installation, performance... Il jongle d'un outil à un autre, d'une forme d'expression à une autre, en fonction des thématiques qu'il aborde. En 2014, il continue ses études à Séville avant de terminer son cursus en 2016 en Alsace. Les rapports humains sont moteurs de sa démarche. Il nous parle ici de ses lieux favoris, les friches industrielles...

par

Apaiz

## ÉLOGE DE LA FRICHE

À dix minutes en voiture du centre de Strasbourg, voici Schiltigheim, la cité des brasseurs. Nombre de brasseries abandonnées y sont devenues au fil du temps de véritables terrains de jeux pour les graffeurs. Depuis fin 2009, j'ai peint régulièrement dans l'ex-brasserie Fischer, lieu emblématique de la culture graffiti strasbourgeoise. À la suite d'une série d'incendies et d'un effondrement du sol, le système de surveillance et de sécurité a été renforcé. Mais une nouvelle friche était accessible, juste à côté, à l'angle de la route de Bischwiller et de la rue Perle. J'aimais particulièrement ce lieu, anciens locaux de France Télécom, car il offrait une grande diversité de surfaces à peindre. Pendant plus de deux ans, j'y ai passé le plus clair de mon temps libre et beaucoup d'énergie. Aujourd'hui, cette friche a disparu.

Ce qui m'anime dans ce genre de lieu, c'est avant tout la liberté d'action. Ici tout est permis, on peut détruire, reconstruire, déborder, salir... l'espace nous est offert. Chose impossible de faire dans un atelier.

Je savais que le dernier étage était occupé par un groupe de toxicos sans domicile fixe, j'entendais parfois les chiens aboyer et leurs maîtres les engueuler. J'aimais beaucoup cette ambiance glauque et cette atmosphère froide, sordide, mais inspirante. Il y avait une odeur constante d'urine, de merde et d'humidité mélangée à celle de mes bombes de peinture. Au départ, je peignais

au premier étage, seul dans mon monde, casque sur les oreilles et la musique à fond. Mais parfois, je baissais un peu le son car je n'étais pas totalement rassuré, je m'attendais toujours à ce que quelqu'un entre dans la pièce quand j'avais le dos tourné. On se fait rapidement des films... Au fil du temps et des peintures, j'ai fini par tisser des liens très étroits avec ces squatteurs. Une dizaine vivaient là mais beaucoup d'autres passaient pour y partager leurs soirées. Il faut dire que j'étais très bien considéré car ils me voyaient comme le peintre officiel de la friche. Ils me demandaient parfois de venir peindre les murs de leurs chambres. Je me rappelle qu'au départ, un jeune couple m'a vouvoyé. J'avais trouvé cette marque de respect vraiment touchante.

APAIZ, REGARD // FRICHE FRANCE TÉLÉCOM // 2015.



© Félix Wysocki

© Félix Wysocki



APAIZ, SERINGUE // FRICHE FRANCE TÉLÉCOM // 2016.



APAIZ, PORTRAIT D'EDU // FRICHE FRANCE TÉLÉCOM // 2015.

Devenu membre à part entière du lieu et du groupe, j'ai noué une forte amitié avec trois squatteurs : Kiki, Sacoche et Aspirine. J'ai réalisé avec eux une vidéo.<sup>1</sup>

Hormis la fresque avec la seringue, les peintures que j'y ai réalisées n'ont pas de lien direct avec ce lieu et les rencontres que j'y ai faites. Parmi mes portraits on retrouve Edu, un sans domicile fixe espagnol avec qui j'avais partagé beaucoup de moments. La personne avec l'étrange tissu blanc sur la tête est un *costalero* que j'ai suivi et filmé à Séville : il s'agit d'un porteur de char pendant la Semaine sainte.

De manière générale, je m'inspire de personnes rencontrées ou de proches, comme ma grand-mère ou ma sœur. La première étape de mon travail consiste à passer du temps avec les personnes qui m'intéressent. Je les suis et les filme. Puis, je fais des captures d'écran sur des images bien précises que je m'amuse à manipuler et déformer ensuite librement. *In situ*, mes visages et regards sont réalisés spontanément, sans esquisse préparatoire. Je me laisse

porter par les couleurs et l'envie du moment. J'aime beaucoup l'idée de juxtaposer des personnes d'univers et d'horizons différents, cela me permet de les mettre en relation et de les amener dans un contexte qui leur est complètement étranger. Par exemple, l'idée de voir ma grand-mère dans une friche industrielle m'amuse beaucoup.

APAIZ // FRICHE FRANCE TÉLÉCOM // 2015 // La sœur de l'artiste.

APAIZ // FRICHE FRANCE TÉLÉCOM // 2015 // À droite, la grand-mère de l'artiste, à gauche un *costalero*. Les *costaleros* sont vingt à trente sous chaque char dont le poids repose sur la base de leur nuque, d'où leur étrange couvre-chef.



© Félix Wysocki



© Félix Wysocki

1. <http://www.fwapaiz.com/felix-wysocki-apaiz/impressions-fugitives/>